

COURIER DE QUEBEC.

Gratum est quod patriæ civem populoque dedisti
Si facis ut patriæ sit idoneus.—JUVENAL, Sat. 14.

VOL. III.]

—MERCREDI, 7 SEPTEMBRE, 1808.—

[No. 18.

MELANGES.

POPE.

C'est, je crois, le poëte le plus élégant, le plus correct, et ce qui est encore beaucoup le plus harmonieux qu'ait eu l'Angleterre. Il a réduit les sifflemens aigres de la trompette anglaise aux sons doux de la flûte. On peut le traduire parcequ'il est extrêmement clair, et que ses sujets pour la plupart sont généraux et du ressort de toutes les nations.

Voici un morceau de son poëme de la *boucle de cheveux*, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire; car encore une fois, je ne fais rien de pis que de traduire un poëme mot pour mot.

Umbriel à l'instant, vieux gnome réchigné,
Va, d'une aile pesante, et d'un air renfrogné,
Chercher en murmurant la caverne profonde,
Où loin des doux rayons, que répand l'œil du monde;

La Déesse aux vapeurs a choisi son séjour :
Les tristes aquilons y sifflent à l'entour,
Et le souffle mal sain de leur aride haleine
Y porte aux environs la fièvre et la migraine.
Sur un riche sofa, derrière un paravent,
Loin des flambeaux, du bruit, des parleurs et du vent,

La quinquante Déesse incessamment repose,
Le cœur gros de chagrin sans en favoriser la cause
N'ayant jamais pensé, l'esprit toujours troublé,
L'œil chargé, le teint pâle, et l'hypochondre enflé.

Le méditante envie est assise auprès d'elle,
Vieux spectre féminin, décrépète pucelle,
Avec un air dévot déchirant son prochain,
Et chantonnant les gens, l'Évangile à la main.
Sur un lit plein de fleurs, négligemment penchée,

Une jeune beauté non loin d'elle est couchée ;
C'est l'affectation, qui grasséie en parlant,
Écoute sans entendre, et lorgne en regardant,
Qui rougit sans pudeur, et rit de tout sans joie,

De cent maux différens prétend qu'elle est la proie ;

Et pleine de santé, sous le rouge et le fard,
Se plait avec mollesse, et se pâme avec art.

VOLTAIRE.

Pope mourut en 1744, âgé de 56 ans. Il était tellement disgracié de la nature, qu'on le comparait à Esope : Il dit lui-même qu'il ressemblait à une araignée. Ses traits étaient réguliers et agréables; ses yeux vifs et spirituels avaient tout le feu du génie; mais sa taille avait à peine quatre pieds de haut. Faible dans son enfance, on suppose que trop d'application empêcha la nature d'agir sur ses membres, et qu'il fut ainsi cause de sa grande difformité. Delà les maux continuels qu'il souffrait, surtout la migraine, qui l'obligeait à un usage fréquent du café. A son lever, une femme-de-Chambre le laçait dans un corps de baleine, lui mettait trois paires de bas, sans les quelles la maigreur de ses jambes ne lui aurait pas permis de paraître en public. Sensible au froid plus que personne, il était en tout tems enveloppé d'une fourrure et de flanelle. La petitesse de sa taille obligeait ceux chez qui il dinait d'avoir une chaise faite exprès pour lui.

CANADA.

LA VIE DE JAMES WOLFE,
MAJOR GENERAL DES ARMÉES BRITANNIQUES, ET CONQUÉRANT
DU CANADA ;

Depuis l'année 1726, jusqu'à l'année 1759.
Suite.

Aussitôt le Général Wolfe publia un manifeste, pour inviter les Canadiens à garder la neutralité; il leur promit sa protection et toute l'assistance possible. " Vous serez traités comme des sujets de l'Empire Britannique, leur dit-il. Votre intérêt exige d'accepter ces offres générales. Nos flottes sont maîtresses du fleuve, qui seul peut nous donner des secours de l'Europe. Vous ne devez vous en promettre qu'au hazard de la victoire. Ne refusez pas ce qu'en un autre tems vous implorerez sans succès ou si vous vous croyez obligés de prendre

"dre les armes contre nous, gardez vous
 "d'exercer la cruauté contre ceux qui
 "cherchent à vous faire goûter les dou-
 "ceurs de la paix. Les Anglais sont
 "magnanimes lorsqu'ils proègent; mais
 "implacables quand ils punissent." La
 nécessité fit d'abord recevoir ces offres,
 mais plusieurs soldats anglais ayant été
 massacrés, Wolfe indigné de tant de bar-
 barie, fit prier le Marquis de Montcalm,
 Général des troupes Françaises, de veil-
 ler aux cruautés commises contre les An-
 glais, et d'empêcher qu'en usant de re-
 présailles, on ne fit la guerre plutôt en bê-
 tes féroces qu'en peuple policé. Le Gé-
 néral fit tous ses efforts pour réprimer et
 arrêter ces excès révoltans; il employa
 les prières et les menaces; mais elles fu-
 rent inutiles. Wolfe voyant alors qu'il
 falloit être cruel à son tour, n'épaigna point
 ses ennemis, et le sacrifice de quelques
 Indiens conserva la vie à ses braves Soldats.

Pendant qu'on s'occupait à rétablir l'or-
 dre parmi les Canadiens et leurs Sauvages
 alliés, le Général Anglais se préparait à
 faire le siège de Québec. La situation, le
 nombre supérieur de troupes, les fortifi-
 cations de la ville, les munitions de toutes
 espèces, et l'abondance de vivres renfer-
 més dans les magasins, rendirent cette en-
 treprise presque impossible. A l'approche
 des Anglais, M. de Montcalm avait armé
 les Canadiens voisins de la capitale, et les
 tribus d'Indiens soudoyés par la France.
 Cinq bataillons composés de citoyens de
 Québec, augmentèrent aussi son armée,
 qu'il campa sur le bord du fleuve St. Lau-
 rent. Ce poste déjà très avantageux par
 la nature du terrain, le fut encore bien
 plus par les retranchemens qui le rendirent
 inaccessible. Attaquer l'ennemi avec un
 nombre inférieur de troupes, pénétrer en-
 suite jusqu'aux murs d'une ville défendue
 par la nature, et par une garnison aguer-
 rie, c'était courir à sa perte, et couvrir de
 honte la nation Britannique. Malgré ces
 obstacles, Wolfe n'écourant que sa bra-
 voure, donna des ordres pour les former.
 Après avoir pris les précautions né-
 cessaires pour conserver les Hôpitaux et les
 magasins qu'il avait fait construire dans
 l'Isle d'Orléans, il embarqua son armée
 sur des bateaux, traversa le canal du Nord,
 se campa sur les bords de la Rivière
 Montmorency, qui le séparait de la gauche
 de l'armée ennemie. Dès qu'il se fut as-
 suré de ce poste, où il attendait l'arrivée

du Général Amherst, il écrivit au Minis-
 tre, pour l'instruire des raisons qui lui
 avaient fait prendre cette position. Entre
 autres choses, il lui manda. "Qu'étant
 "voisin d'un endroit guéable à la basse
 "marée il espérait trouver le moyen de
 "traverser la rivière, et attaquer Mont-
 "calm plus avantageusement; que s'il
 "cherchait à forcer les retranchemens."

Cependant les deux armées restèrent
 quelque tems en cette position; Wolfe à
 rendre que le Général Amherst vint ren-
 forcer son armée de ses troupes, et Mont-
 calm, que la fièvre s'accoutumât au feu de
 l'ennemi. A la fin, les Anglais commen-
 cèrent à agir. Le Brigadier Monckton,
 à la tête d'un détachement, s'empara de la
 Pointe Levi, située au Sud du Rivage vis-à-
 vis de Québec, tandis que le Colonel Car-
 leton le rendit maître de la pointe Occiden-
 tale de l'Isle d'Orléans. On érigea des
 batteries sur l'un et l'autre de ces postes,
 et par le feu continu du canon, on par-
 vint à enlommer la haute ville, et à dé-
 molir une grande partie de la basse ville.
 D'un autre côté, les Anglais tâchaient de
 passer la rivière à gué; mais ils furent re-
 pouffés avec des pertes considérables. Il
 fallait cependant approcher de Québec.
 Pour y parvenir, Wolfe résolut de tenter
 un engagement général, et fit ses disposi-
 tions pour attaquer les retranchemens du
 camp de Montcalm. En conséquence, on
 se porta vers un fort, sur le bord de la
 rivière, et à une portée de fusil des re-
 tranchemens. On s'attendait à la plus
 grande résistance: mais les Français l'a-
 bandonnèrent à l'approche des Anglais. Le
 feu du vaisseau *le Centurion*, qui couvrait
 la descente de Wolfe, augmenta le désor-
 dre. Treize Compagnies de Grenadiers
 s'en aperçurent, et sans attendre que le
 reste de l'armée fut débarquée, pénétrè-
 rent dans le camp ennemi. Leur témé-
 rité fut suivie d'une déroute totale. Les
 Français, revenus de leur surprise, les at-
 taquèrent impétueusement, et les forcè-
 rent de regagner l'autre rivage. On ap-
 prit dans le même tems qu'on ne devait
 plus compter sur les secours du Général
 Amherst; qu'il était maître de Crown-
 Point, de Niagara, et de Chambaud; mais
 qu'il avait été obligé de conduire ses trou-
 pes contre M. de Burlamaque, qui gar-
 dait, avec un corps considérable de Sol-
 dats, un poste avantageux dans l'Isle aux
 Noix.

Ces nouvelles furent un coup de foudre pour Wolfe, qui désespérait de réussir sans l'assistance de cette armée. Il reconduisit ses troupes dans l'ancien camp, et la fatigue et le chagrin lui occasionnèrent une fièvre avec un flux de sang, qui menaçèrent de le tuer. Affaibli de corps et d'esprit, il écrivit au Ministre dans un style qui annonçait le découragement. Les succès des autres Généraux dans les mêmes régions contribuèrent à nourrir son mécontentement. Il donna un détail exact de toutes ses manœuvres militaires, et finit sa lettre en regrettant d'avoir été si malheureux dans une bataille où dépendait l'honneur de la Patrie. Put reconnaître dans ses plaintes le chagrin d'un homme accablé par la maladie, et loin de le blâmer, il lui donna des preuves de satisfaction. Le Courier chargé de ces dépêches flatteuses, était à peine embarqué, quand Wolfe profita d'une lueur de santé, pour réparer la honte d'avoir été forcé de prendre la fuite. Il s'embarqua à bord du vaisseau *Amiral*, fut avec lui reconnaître la ville, et juger s'ils pourraient hazarder un assaut. L'Ingénieur en chef répondit qu'une telle entreprise ne s'exécuterait jamais, à moins d'avoir une armée de quarante à cinquante mille hommes : Wolfe n'en avait pas huit mille. Ne voulant pas s'exposer à une retraite humiliante, le Général Anglais quitta la nuit le camp de Monmorency, et suivant une heureuse inspiration, il alla avec son armée au Cap Diamant, distant d'une demi-lieue de Québec. Il changea pour lors le plan de ses opérations, et par une témérité qu'on blâma d'abord, chercha de gagner la plaine voisine de la ville, par les hauteurs d'Abraham. Ces rochers, qui bordent le fleuve Saint-Laurent, sont des forteresses constituées par la nature, qui semblaient, de ce côté, garantir Québec des entreprises des Anglais. Aussi la ville étant dans cette endroit sans défense, Montcalm ne s'était pas imaginé qu'on s'aviserait de gravir des précipices pour l'attaquer. Wolfe communiqua son projet à l'état Major, qui lui remontra le danger où il s'exposait en proposant aux Soldats une entreprise qui les indisposerait contre lui : "Vous verrez," répondit-il, si je cours ce danger. L'Amiral Holmes, avec son escadre remontera la rivière au-delà du camp que nous venons de quitter; cette feinte nous sera favorable, et me facilitera

" l'exécution d'un projet qui vous paraît si difficile."

(à continuer).



HISTOIRE NATURELLE.

On remarque à la Rivière Ouelle à un endroit appelé *la pointe* une curiosité naturelle. Ce sont des empreintes qui imitent des pistes de raquettes imprimées d'environ un quart de pouce de profondeur dans une suite de Rochers.

Les habitans du lieu s'étaient toujours bonnement imaginé que ces empreintes étaient celles de quelques plantes maritimes fort communes dans l'endroit, qui ont à peu près la forme de raquettes, de différentes grandeurs, et qui sont faites en réseau.

Un écrivain vient de nous expliquer ce grand phénomène. *Il y a tout lieu de croire,* dit-il, *que ces pistes ont été faites sur une terre calcaire délayée et que cette terre se sera ensuite pétrifiée.*

Rien de plus aisé, sans doute, pour ceux qui connaissent l'usage des raquettes que de croire qu'un voyageur, suivi d'un enfant ait marché en raquettes sur une terre calcaire délayée, et que cette terre délayée ait conservé l'empreinte de ces pistes jusqu'à la pétrification.

C'est ainsi que les vieilles voyant dans la Rivière de Jacques Cartier l'empreinte du pied d'un homme sur une pierre, en concluent que c'est la piste de Jacques Cartier, puisqu'il hiverna en cet endroit en 1535.



QUEBEC, 7 Août, 1808.

Son Excellence Le GOUVERNEUR EN CHEF à bien voulu appointer Edouard Bowen Ecuyer, Avocat Général de Sa Majesté pour la Province du Bas-Canada.

NOUVELLES ETRANGERES.

L'ESPAGNE.—Le Brig Mercury, Capitaine Bradford est arrivé dernièrement à Boston d'Alicant et de Gibraltar. Il partit d'Alicant le 29 Juin, et de Gibraltar le 11 Juillet.

D'après les nouvelles qu'apporte le Capitaine, la haine qu'ont conçue les Espagnols pour les Français n'a jamais été plus grande même chez ces nations que la nature a fait nâtres ennemie de la France. L'oe

disait que le Consul Français à Malaga mis à mort, ainsi qu'un grand nombre de marchands. A Alicant, ils mettaient en prison tous ceux qui étaient nés Français, sans faire aucune exception en faveur de ceux qui avaient demeuré en Espagne depuis 30 ou 40 ans.—C'est qu'ils avaient appris que Napoléon leur avait donné pour Roi son frère Joseph.

Toutes les classes du peuple espagnol montraient de l'enthousiasme pour résister aux Français. L'on ne soupçonnait que très peu de monde d'être d'un sentiment contraire. A Valence, il n'y eut qu'une seule personne à qui l'on fit couper la tête. A Malaga, l'on avait mis quelques uns aux arrêts, mais comme après un examen rigoureux, il ne restait plus de doute sur leur patriotisme, on leur donna la liberté à tous. Le chef de la province de Valence était un homme de distinction et gros propriétaire.

A Valence, plusieurs de ceux qu'on appelle nobles, s'étaient mis dans les rangs comme volontaires pour servir contre leur ennemi commun.

Au commencement de la révolution, les citoyens de Valence établirent aussi un conseil local qui a déclaré depuis qu'il voulait recevoir et exécuter les ordres du Conseil de Séville.

L'Amitié des Espagnols pour les Anglais égalait leur haine contre les Français. Quand il était arrivé du Gouvernement Anglais un brig avec des provisions pour les habitans de Valence, ceux ci portèrent le capitaine sur leurs épaules jusqu'au lieu où était assemblé le Conseil.

Les îles de Majorque et de Minorque leur ont envoyé du secours en armes et en munitions.

L'escadre de Cathagène était encore à Minorque. L'on n'avait pas appris qu'il fut sorti aucune des flottes françaises.

La nouvelle de la défaite de l'armée française sous le Général Dupont entre Madrid et Séville se trouve confirmée. L'on disait qu'il y avait eu 5000 Français de tués.

La nouvelle de la prise de la flotte française à Cadix par les patriotes Espagnols est aussi confirmée; l'on disait même qu'il y avait sur cette flotte une quantité d'argent, de fusils, de cartouches, balles, poudre, &c.

Le bruit courait à Madrid et dans ses environs que Murat avait sous lui 50,000 hommes de troupes. Plusieurs escarmou-

ches avaient eu lieu. Dans la Catalogne les Français se montaient à environ 25 000 mais il en désertait tous les jours: et à Barcelone, l'on avait placé pour les en empêcher 1000 hommes de confiance autour de la ville. Les Espagnols ont tombé sur ces 1000 Français au moment où ils s'y attendaient le moins et les ont taillés en pièces.

Un corps de troupes françaises qui montait, disait-on, à 5000 hommes avait été envoyé de Madrid à Valence pour s'emparer de cette ville. Les français étant une fois attaqués par les Espagnols les mirent en fuite, et continuèrent leur route. Ils étaient même déjà arrivés à près de 20 lieues de Valence; mais les Espagnols sans se déconcerter, de leur approche sortirent de la ville au nombre de 30,000, remplis d'enthousiasme pour la patrie, et déjà sûrs du succès. (Ces 30,000 hommes, étaient des troupes régulières.)

Nous n'avons pas appris qu'il soit entré d'autres troupes en Espagne dans le mois de Juin.

Tous les bâtimens américains qui se trouvaient à Alicant avaient reçu leur liberté des Espagnols.

Il était arrivé à Alicant deux croiseurs d'Algers. Les Algériens sont bons amis avec les Etats Unis, mais ils sont toujours en guerre avec les habitans de Tunis.

Le capitaine B. apprit à Gibraltar que l'on avait défait les Français en Portugal. D'après les dernières dates de Lisbonne l'on tirait sur les bâtimens russes pour les obliger de se rendre. Il est bien probable que les Français se soient réfugiés dans ces bâtimens. Il était débarqué des troupes anglaises à St. Lucar.

Il y avait à Gibraltar plusieurs vaisseaux Espagnols.

L'on trouve dans une Gazette de Valence du 21 Juin sous l'article MADRID, que le Ministre russe était parti de Madrid—que l'Empereur Alexandre était mécontent de la conduite de Bonaparte qui avait violé un des articles du traité de Tilsit—que l'Archiduc Charles devait se marier à une princesse Russe—et qu'on s'attendait à une guerre entre la FRANCE, LA RUSSIE ET L'AUTRICHE.

Imprimé pour les Editeurs à la Nouvelle-
Imprimerie, No. 19, Rue Buade.